

« La racialisation efface la lutte des classes » : entretien avec l'historien Francisco Bethencourt

Entretien avec [Benjamin König](#)

Dans un ouvrage fondamental, l'universitaire portugais analyse les fondements historiques et idéologiques d'un des fléaux de l'humanité : le racisme. Un mot qu'il conjugue au pluriel pour mieux en saisir les formes diverses, tout en rappelant son unicité : la combinaison de préjugés ethniques et d'une action discriminatoire.

Publié le 12 mars 2026 par le journal L'Humanité



Dans ce livre d'une incroyable richesse documentaire, qui mêle des travaux relevant de nombreuses disciplines des sciences sociales et humaines, Francisco Bethencourt, professeur d'histoire au King's College de Londres, érige un jalon majeur de l'histoire sociale et culturelle de ce fléau humain.

Fruit d'un long travail débuté en 2000, *Racismes*¹ a été publié en 2013 en langue anglaise, sa traduction française vient de paraître. Un ouvrage ambitieux, qui renouvelle l'historiographie sur ce sujet si vaste et central du racisme occidental, et aborde également des éléments de comparaison avec d'autres continents, tout en établissant des liens ténus entre les notions intriquées de discrimination, d'esclavage, de colonisation, jusqu'à celles plus récentes de nettoyage ethnique et de génocide.

Dans ce livre d'une incroyable richesse documentaire, qui mêle des travaux relevant de nombreuses disciplines des sciences sociales et humaines, Francisco Bethencourt, professeur d'histoire au King's College de Londres, érige un jalon majeur de l'histoire sociale et culturelle de ce fléau humain qui n'est, faut-il le rappeler, ni inné ni intemporel, mais une construction politique et sociale.

Vous vous inscrivez dans le courant de l'histoire globale : en quoi cela vous a-t-il paru nécessaire pour saisir les mécanismes complexes de l'histoire du racisme occidental ?

Francisco Bethencourt

Professeur d'histoire au King's College de Londres

Toute l'histoire, locale, régionale ou nationale, d'une façon ou d'une autre, est une histoire globale, comme le disait [Fernand Braudel](#). Même dans des périodes plus reculées, il n'y a pas de situation complètement isolée.

Évidemment, le racisme est quelque chose de très particulier, il n'existe pas de la même façon partout dans le monde, et c'est exactement cette variété et ces différentes configurations des sociétés qui m'ont attiré. Le livre est plutôt concentré sur le cas occidental, depuis les croisades jusqu'au XX^e siècle, mais j'ai fait un chapitre de comparaisons avec d'autres formes de racisme dans les autres parties du monde.

Précisément, votre livre s'intitule *Racismes* au pluriel : quelles réalités recouvre ce choix ?

Dans le cas occidental, [il y a depuis le Moyen Âge un développement des racismes](#) avec l'expansion européenne. J'ai commencé par les croisades car c'est un moment décisif de cette expansion de la chrétienté, de contacts avec d'autres peuples.

Il y avait eu l'Empire romain, d'accord mais, après la réorganisation européenne de la chrétienté, l'expansion de la colonisation va prendre des formes de préjugés concernant l'ascendance ethnique d'autres populations combinés avec une action discriminatoire, qui sont les deux composantes du racisme. Ces deux points sont très importants du point de vue historique.

Cette expansion déchaîne donc les formes de racisme, d'abord de façon interne à l'Europe, contre les musulmans, les communautés juives et d'autres minorités, y compris au nord de l'Europe. En Irlande, par exemple, il y a un racisme anglais contre les Irlandais. Ensuite, à partir des croisades, ces formes sont développées et étendues ailleurs. Je crois avoir confirmé dans mon livre que le racisme a cette liaison claire avec le colonialisme : il s'agit d'une forme d'exercice d'une domination sur d'autres peuples en mobilisant des préjugés et en activant une action discriminatoire.

Mais, avec cette même définition, il existe différentes formes de racisme, c'est pourquoi j'emploie le pluriel. Il y a le racisme qui résulte du colonialisme, de l'expansion européenne, affirme la division internationale du travail, et justifie l'esclavage, la traite, par exemple dans les plantations américaines.

C'est une période cruciale d'accumulation primitive du capital. Je suis bien d'accord avec Alessandro Stanziani (historien à l'EHESS, spécialiste du travail – NDLR), qui considère que le travail forcé s'est étendu jusqu'au XIX^e siècle. Mais il y a aussi le racisme de compétition. Dans la péninsule Ibérique, c'était clair : il s'agissait d'écarter les communautés juives ou musulmanes.

On le trouve également dans le génocide des Hereros en 1904 : les colons allemands convoitaient les terres plus fertiles du centre de la Namibie. C'est aussi [le cas du génocide des Arméniens](#) dans l'Empire ottoman, qui étaient très compétitifs après avoir introduit des techniques agricoles, et il s'agissait donc de les écarter.

Le mot de racisme a été forgé à la fin du XIX^e siècle : à quelle nécessité cela répondait-il ?

La fin du XIX^e siècle est une période de transition très importante, avec une formation idéologique des idées influencées par Marx mais aussi par les anarchistes, qui mettaient l'accent sur la lutte des classes dans le contexte de l'industrialisation. De l'autre côté, il y avait une vision de compétition non entre classes mais entre races.

Ce courant vient des États-Unis, de la lutte entre le Nord et le Sud, de la perpétuation de la ségrégation raciale et de l'esclavage, avec une configuration idéologique pour considérer les

Africains comme inférieurs, en cherchant à lier le développement humain avec la suprématie blanche.

Sur le même thème



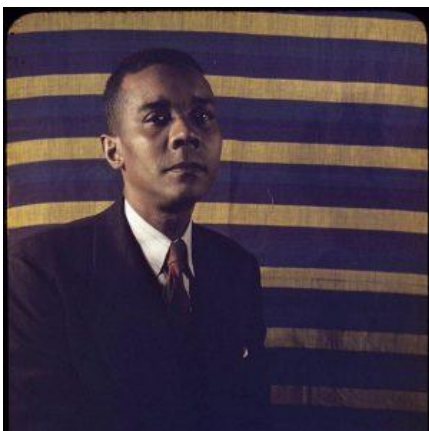
[Néocolonialisme : en Haïti, « On voit clairement le rapport colonial de Washington »](#)

Il s'agissait d'affirmer l'idée d'une compétition de races comme horizon historique face à la lutte des classes. Quand Gobineau publie son essai sur l'inégalité des races en 1853, c'est en réponse à la révolution de 1848, qui propose une lutte pour l'égalité des sociétés humaines. La racialisation des minorités est un projet pour [effacer la lutte des classes](#) et ce, aujourd'hui encore. Il s'agit d'un projet de naturalisation de l'inégalité.

À ce propos, dans le chapitre « Exploration océanique », vous écrivez que cette lutte débute en réalité dès l'époque moderne. Est-ce contradictoire ?

Le problème, quand commence cette expansion, est de savoir quoi faire avec des peuples si diversifiés pour justifier une domination. La domination coloniale a besoin d'une justification idéologique. Dès le début, on trouve ces idées de suprématie européenne, avec une hiérarchie entre continents.

Sur le même thème



[C.L.R. James : quand le racisme s'entremêle à la lutte des classes](#)

Lucien Febvre avait attiré notre attention sur le fait que le phénomène peut exister avant le mot : l'idée de civilisation était déjà là, comme celle de racisme, même si les mots n'existaient pas. Le mot apparaît à la fin du XIX^e pour répondre à cette configuration idéologique qui devient importante, en Allemagne, en Russie avec les pogroms. Et donc, raciste est celui qui reproduit une idée de conflit de races.

Des croisades à la colonisation ou à la suprématie blanche, des liens unissent racisme et religion, notamment le catholicisme. Parfois, des organisations religieuses s'inscrivent contre le racisme ou la domination européenne. Comment analysez-vous ces rapports complexes ?

Il existe une tension permanente, avec une légitimation de l'expansion européenne – par exemple ibérique – par le pape dès le milieu du XV^e siècle. Toutefois, dès le XIII^e siècle existait l'idée qu'on ne pouvait pas forcer la conversion des peuples païens, comme on les appelait, et encore moins enlever leurs terres : Thomas d'Aquin a écrit sur ce sujet. Après la réforme protestante, l'expansion a été encore plus justifiée par la papauté ou les jésuites.

« Le racisme informel existe toujours, et on peut le voir par exemple dans l'emploi, où les minorités sont franchement défavorisées dans certains pays – la France est un cas emblématique en Europe. »

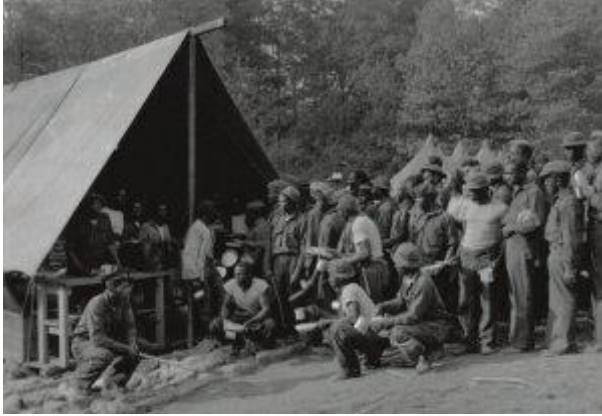
En même temps, on connaissait les atrocités perpétrées lors de cette expansion – là-dessus, le livre de Bartolomé de Las Casas est très connu – et il y avait donc cette tension. Les dominicains protestaient contre ces atrocités, ainsi que certains jésuites, mais c'était purement théorique : ils ne mettaient pas en cause la finalité de cette expansion.

Le fait est que la papauté et la chrétienté en bénéficiaient, et dans tous les domaines : le continent américain a été complètement converti, on l'appelait l'arrière-cour de l'Europe. La papauté n'a jamais eu le courage de contredire le colonialisme de façon nette, et il a fallu attendre le XIX^e siècle pour avoir une condamnation claire de l'esclavage.

Précisément, l'abolitionnisme marque-t-il un tournant dans l'idée occidentale du racisme ?

Oui, du point de vue du travail, de la conception de l'esclavage comme quelque chose qui est insoutenable à long terme, y compris sur le plan économique : Adam Smith a joué un rôle là-dessus. L'abolitionnisme se fait par étapes, d'abord avec celui de la traite, puis après quelques décennies celui de l'esclavage, avec des situations de transition, où les maîtres ont été indemnisés par les esclaves, ce qui indique qu'ils étaient toujours considérés comme un capital. Il faut rappeler que l'abolitionnisme a été d'abord le fruit de multiples révoltes d'esclaves.

Sur le même thème



[« Les Coulisses de l'histoire » : comment le New deal a enfermé les Afro-Américains dans le racisme et la ségrégation](#)

Mais il [n'a pas changé les termes du racisme](#). Les États-Unis en sont un cas très clair : l'abolition à la fin de la guerre civile a été suivie d'une reconstruction du pays ratée, où les Afro-Américains ont été écartés du vote et leurs droits civiques reconnus pleinement que très récemment, pendant les années 1960. Et ces fractures sociales sont encore là, visibles, et expliquent les problèmes actuels de discrimination, de violence. C'est le cas dans plusieurs pays : comment dépasser cette fracture historique ?

Au sujet du racisme européen, vous évoquez celui envers les musulmans, les juifs, les Roms. Aujourd'hui, il ne constitue plus a priori une politique, mais quelle est sa spécificité ?

Il faut dire qu'il n'y a plus de racisme formel et institutionnel. Après la Seconde Guerre mondiale et la Déclaration des droits de l'homme de 1948, le racisme a été écarté du point de vue institutionnel, sauf aux États-Unis. La déclaration a été reproduite et développée dans différentes régions du monde au cours des dernières décennies.

Sur le même thème



[« À quel groupe ethnique vous identifiez-vous ? » : face au questionnaire « illégal et discriminant » de la Société générale, deux associations portent plainte](#)

Mais le racisme informel existe toujours, et on peut le voir par exemple dans l'emploi, où les minorités sont franchement défavorisées dans certains pays – la France est un cas emblématique en Europe. Et la capacité de l'État à faire respecter la loi et lutter contre les discriminations ne se voit pas non plus. Le racisme n'existe donc pas sur le plan formel mais, dans la pratique, il existe encore des formes de discrimination.

Vous consacrez un chapitre à la question centrale du nationalisme. Est-ce encore aujourd'hui une idée moderne du racisme qui structure les sociétés occidentales ?

Oui, et il s'agit d'une question très actuelle, car l'extrême droite a décidé de mobiliser la nostalgie du passé, y compris colonial. Un passé qu'ils affabulent, où ils considèrent qu'il y avait une suprématie blanche qui a été renversée et qu'il faut reconstruire. Ils mobilisent donc, selon la même stratégie que lors des siècles précédents, les populations blanches et pauvres pour leur donner un orgueil de race contre les minorités. C'est une illusion politique, symbolique, qui curieusement fonctionne encore aujourd'hui.

C'est une vision de pouvoir – le racisme est toujours lié à une question de domination – mais, dans ce cas-là, il s'agit d'une reproduction de ce qui a été fait dans les années 1920 et 1930 dans des configurations d'extrême droite européenne. Le cadre historique est différent, mais les méthodes de mobilisation de la population de référence sont très semblables. Le nationalisme n'était pas, et n'est toujours pas isolé de l'impérialisme.

Le cas russe est par exemple très clair. Le grand inspirateur idéologue de Vladimir Poutine, Ivan Iline, dont il a fait rapatrier les restes, était un nationaliste impérialiste russe, favorable au fascisme italien et au nazisme allemand. Mais on peut élargir cette analyse, et c'est pour cela que j'ai décidé de comparer le racisme européen à celui d'autres parties du monde, qui servait également à justifier une domination sur d'autres peuples.

Sur le même thème



[Inde : comment l'extrême pauvreté a-t-elle été éradiquée au Kerala ?](#)

Le système de castes en Inde est un système de racisme interne, de préjugés liés à la pureté. C'est aussi le cas, même si c'est moins complexe, au Japon ou en Corée, dont il subsiste des

traces dans la société, et notamment dans la division du travail. Enfin, il existe des cas d'absorption du racisme européen, avec l'idée de suprématie.

On assiste de nos jours à une réémergence du racisme le plus brut, parfois revendiqué. Comment analysez-vous cette période actuelle ?

Il y a une crise d'identité, même si j'hésite à parler d'identité, au risque de renvoyer à quelque chose d'inhérent et d'essentialisant qui n'existe pas. Mais il y a des choses qui reviennent, qui remontent. En histoire, les processus ne sont pas linéaires. La déclaration des droits humains de 1948 n'aurait probablement pas été approuvée aujourd'hui, notamment car elle a intégré non seulement des droits individuels, qu'on pourrait dire plus bourgeois, mais aussi des droits de protection contre l'État, des droits économiques et sociaux, et le droit à l'autodétermination.

Les déclarations des droits humains, de 1789 comme de 1948, ont été prises en main par les mouvements anticoloniaux et sociaux partout dans le monde. C'est quelque chose d'essentiel. Il faut encore aujourd'hui réaffirmer ces droits, car c'est la seule façon de bloquer l'extrême droite et d'encourager les mouvements sociaux pour l'avenir.

1. *Racismes*, de Francisco Bethencourt, éditions Arpa, 820 pages, 27,90 euros. [↔](#)

Avant de partir, une dernière chose...

Contrairement à 90% des médias français aujourd'hui, **l'Humanité ne dépend ni de grands groupes ni de milliardaires**. Cela signifie que :

- nous vous apportons des informations impartiales, sans compromis. Mais aussi que
- nous n'avons pas les moyens financiers dont bénéficient les autres médias.

L'information indépendante et de qualité a un coût. Payez-le.

[Je veux en savoir plus](#)